



Mme Potter Palmer, dont les bijoux de grande valeur tentent les voleurs à Paris.

Mme Potter, de Chicago, est une des femmes les plus dignes de la colonie américaine à Paris. Ses bijoux, d'une valeur très grande, ont été maintes fois convoités par les chevaliers aux longs doigts, aussi prend-elle toutes les précautions voulues pour les mettre hors de la portée de ceux-ci.

TEMPERATURE

Table with 3 columns: Direction, Fahrenheit, Celsius. Rows for N, NE, E, SE, S, SW, W, NW.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VIENTRONT L'EXPOSITION PARANRMIQUE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION AU MEAT" 505 MAIN STREET.

POURQUOI

LES FRANÇAIS N'EMIGRENT PAS.

Nous entendons, depuis longtemps, depuis quelques années surtout, répéter autour de nous, à chaque instant, sur tous les tons, à tout propos, cette phrase stéréotypée dont nous avons les oreilles rebattues: "Les Français n'émigrent pas; ils sont casaniers et routiniers. Les Français ne multiplient pas. Depuis une vingtaine d'années ils n'ont pas sensiblement augmenté leur population." Or, en fait de peuplement, ne pas avancer c'est reculer. Cela est vrai, surtout à notre époque, où chaque nation se vante d'avancer, chaque année grossit ses populations.

A ce fait assez normal en apparence, mais tout naturel et très logique en réalité, il y a plusieurs réponses à faire et toutes plus victorieuses les unes que les autres.

Il est vrai que la population de la France ne grossit pas aussi rapidement que celle de beaucoup d'autres contrées. La raison en est bien simple. C'est le résultat des lois sur les successions adoptées par la Révolution et confirmées par le code Napoléon.

L'égalité des partages entre enfants a été établie à cette époque; elle est devenue une loi fondamentale de l'Etat et personne depuis lors n'a eu l'idée d'y toucher. C'est ainsi qu'avec le temps s'est fondée la petite propriété. Il n'y a qu'à parcourir les campagnes de ce pays pour comprendre à quel point la propriété y est divisée. Chaque terroir de commune ou de hameau est découpé comme un damier, chaque génération provoquant un nouveau partage, une nouvelle subdivision.

C'est de la France surtout que l'on peut dire que chaque citoyen y est propriétaire. De là, la disparition de nombreuses familles et l'état presque stationnaire de la population.

En retour, il faut signaler chez les Français un attachement profond, tout à fait exceptionnel de chacun d'eux, presque tous ayant à y défendre, à y faire fructifier ce morceau de terrain qui lui appartient en propre.

On doit commencer à comprendre pourquoi les Français ne multiplient pas comme certaines autres nations et pourquoi ils n'émigrent pas à l'étranger.

Il y a encore une autre raison qui retient les Français dans son pays et l'empêche de l'expatrier. C'est qu'il trouve chez lui, autour de lui, à peu près tout ce qui peut lui procurer le confort de la vie. On ne peut s'imaginer la prodigieuse variété de produits que la France tire de son sol. On y récolte en abondance les mets les plus délicats, les

plus succulents de tous les pays, de tous les climats, comme les liqueurs les plus délicieuses et les vins les plus exquis.

L'Abéille a donné récemment dans son numéro du premier septembre, une idée fantaisiste, juste de toutes les ressources culinaires et gastronomiques de la France. Aucun autre pays au monde ne peut offrir autant d'attrait. Conçoit-on que l'habitant d'un pays aussi privilégié abandonne tout cela de gaité de cœur, pour aller chercher ailleurs des plaisirs qui le feraient peut-être ou ne lui laisseraient que d'amères déceptions? Il ne quitte donc que rarement sa patrie, et, suivant un mot resté célèbre, il dit: "J'y suis, j'y reste."

LE Voyage du Tsar EN FRANCE.

Ce qu'on en pense à la Cour de Russie.

D'une correspondance:

Le premier moment de surprise passé, on a cherché naturellement à deviner les raisons qui avaient pu motiver la décision de Nicolas II et déterminer le jeune et puissant souverain à nous apporter en personne la confirmation solennelle et éclatante de l'alliance qui unit la Russie à la France.

Les hommes politiques ayant joué un rôle actif dans le rapprochement des deux pays sont pour la plupart absents de Paris en ce moment, il nous a donc fallu renoncer à connaître leur opinion; mais, en revanche, nous avons en la bonne fortune de rencontrer une des plus aimables et en même temps des plus brillantes personnalités de la Cour impériale de Russie, qui compte de nombreuses sympathies dans la société parisienne dont elle est chaque année l'hôte assidue.

Nous allons donc revoir ici les belles fêtes d'antan, nous dit ce personnage en nous abordant, car j'espère que Sa Majesté ne quittera pas la France sans faire une halte à Paris qui l'a tant charmé lors de sa première visite.

—Et il y trouverait le même accueil, croyez-le bien; mais serait-il indiscret de vous demander ce que vous savez sur les "dessons" de ce voyage?

—Ce que j'en sais? Je vous avoue que j'ai appris la nouvelle officielle tout à l'heure en ouvrant mon journal. Quand j'ai quitté Saint-Petersbourg ou plutôt Peterhof, où j'étais de service, on en parlait bien à mots couverts dans l'entourage, mais on ne savait encore rien de positif. On remarquait les fréquentes visites du comte Lamsdorff, accompagné souvent du marquis de Montebello, votre ambassadeur, et chacun se disait: "Il y a quelque chose dans l'air!" Mais l'Empereur n'a pas l'habitude d'entretenir ses familiers de ses projets politiques, et nous en sommes réduits généralement à de simples conjectures.

—Pourtant, n'allez pas croire que ce voyage en France soit le résultat d'une brigue fantaisie de Sa Majesté, comme se plaît à le raconter la chronique. L'Em-

pereur ne se décide pas un beau matin à partir pour la France comme pour Gatchina ou pour Tsarko Sélo... Non, ce déplacement, d'une portée politique considérable, a été longuement médité et laborieusement négocié entre les chancelleries des deux puissances. De nombreuses raisons motivaient cette nouvelle manifestation d'amitié et de confiance réciproques. Il ne faut pas oublier, en effet, que depuis le dernier voyage du Tsar à Paris, d'importants événements de politique extérieure se sont produits: la guerre du Transvaal, la campagne de Chine, les complications dans les Balkans et, en dernier lieu, les affaires du Maroc, la question du renouvellement des traités de commerce entre les nations de la Triplice, que sais-je encore...

—Or, directement ou indirectement, la France et la Russie y ont joué un rôle, et comme la plupart de ces questions sont encore à l'ordre du jour, et que l'horizon, loin de s'éclaircir du côté de l'Orient, s'assombrit quel qu'on en dise, il est naturel, il est nécessaire que la France et la Russie rappellent au monde entier qu'elles marchent la main dans la main. L'Empereur comprend que c'est là une garantie de la paix universelle, de cette paix qui lui est chère et à laquelle il est consacré sans cesse son influence et ses efforts.

—Et puisque nous parlons des grandes questions internationales actuellement en suspens, je crois savoir que celle du Maroc ne sera pas étrangère aux conversations que mon auguste maître aura avec vos hommes politiques. La France désire obtenir sa liberté d'action dans ce territoire africain; l'appui de la Russie lui sera utile et je ne serais pas surpris qu'il y ait à ce sujet un arrangement spécial. Remarquez que la mission marocaine, après avoir quitté Paris s'est rendue directement à Pétersbourg, et le marquis de Montebello a été souvent présent aux entretiens que les ambassadeurs du Sultan ont eus avec le comte Lamsdorff.

—Mais pourquoi l'Empereur a-t-il attendu l'année qui suit l'Exposition pour venir en France? Nous comptons un peu sur lui l'été dernier...

—Pourquoi? D'abord parce que l'an dernier, malgré la trêve que devait apporter l'Exposition à vos sentimens politiques, la triste période de l'affaire Dreyfus était encore trop récente. Les haines des partis étaient encore trop vives et l'Empereur, en venant alors chez vous, aurait pu être involontairement l'instrument politique d'une coterie...

L'Empereur veut rester en dehors de vos luttes intestines: il ne voit et ne connaît que la France, que le peuple français dont il apprécie les qualités générales et chevaleresques.

—D'autre part, Nicolas II pour bien accentuer ce sentiment auquel je viens de faire allusion—voulait profiter, pour revenir parmi vous, d'une occasion qui lui permit de rendre avant tout un hommage éclatant à votre superbe armée, dont il connaît les mérites et dont il admire les progrès continus.

—C'est elle, il le sait mieux que personne, qui assure la prospérité et la puissance de la France, et c'est donc à vos vaillants marins, à vos braves soldats qu'il désirait adresser le premier salut.

—Cette occasion s'est présentée cette année avec l'importance exceptionnelle de vos grandes manoeuvres de l'Est.

—Et que pensez-vous, dans son entourage, de ce déplacement? —Je ne vous cacherais pas que

certaines hauts fonctionnaires de la Cour, qui constituent ce que nous appelons le parti anglais-allemand, ont appris avec déplaisir les projets de Sa Majesté. Je crois qu'ils ont mis toute leur influence en œuvre pour l'en dissuader. Mais l'Empereur ne considère avant tout que les sympathies personnelles quand elles sont d'accord avec les intérêts de son pays; de plus, il écoute volontiers les conseils de son auguste mère, et personne n'ignore que l'impératrice Marie-Féodora, qui est un esprit politique de premier ordre, a toujours encouragé l'alliance franco-russe.

—Ajouterai également que la jeune impératrice, à laquelle on a prêté des sentimens frivoles, a conservé au contraire un exquis souvenir de son voyage en France; elle y reviendra, j'en suis persuadé, avec plaisir.

—Mais je bavarde... J'oublie que je parle plus à l'ami mais au journaliste, il n'est que temps de me taire!

Et sur ces mots j'ai quitté notre hôte en lui assurant que si le journaliste se permettait d'être indiscret, l'ami saurait, lui, être discret et taire son nom.

LES HOMMES VOLANTS.

Au moment où l'aéronautique retrouve une si grande faveur, il y aurait quelque injustice à ne pas évoquer le souvenir de Lilienthal, cet autre "homme-volant", qui, grâce à une étude approfondie du vol des oiseaux, réussit à exécuter une série de vols planés, qui purent faire croire, un instant, que le problème de l'aviation était définitivement résolu.

Il se servait pour cela de grandes ailes concaves, qu'il s'adaptait aux bras et qui avaient sept mètres d'envergure; l'appareil était complété par une queue d'ectricité. S'élançant du haut d'un monticule, il courait quelque pas—à la façon d'ailleurs, des oiseaux—à grandes ailes—puis s'élevait contre le vent, parcourant des distances de quatre cents mètres, à la vitesse de quinze mètres par seconde. Il réussit souvent à dévier la trajectoire de son vol et même à revenir pendant un certain temps en arrière; dans des circonstances particulièrement favorables, il put même s'élever à un niveau supérieur à celui de son point de départ.

Lilienthal exécuta ainsi plus de "deux mille vols". Malheureusement, s'étant élané trop rapidement, un jour qu'il essayait un nouvel appareil, il fut chaviré par le vent et se tua, le 9 août 1896, dans une chute de plus de quatre-vingts mètres. Un de ses élèves, l'ingénieur Percy Pilcher, périt, en septembre 1899, d'un accident analogue.

RECORD DE NAGE

A l'instar du capitaine Webb, qui trouva, il y a dix-huit ans, la mort dans son audacieuse tentative, une Américaine, miss Cora Beckwith, a résolu de franchir, à la nage, les rapides du Niagara. Miss Beckwith a la plus grande confiance dans le succès de son entreprise. Elle s'entraîne énergiquement et a obtenu déjà ce double résultat: demeurer submergée pendant quatre minutes et flotter dix heures de suite pendant quarante jours consécutifs...

—15.00 Chicago et retour Via la Louisville et Nashville R. R. 14 septembre. Billets non pour revenir jusqu'au 30 septembre. Bureaux des billets 205 rue St-Charles.

La famille de Paul de Kock.

Le populaire romancier auquel on va élever un monument aux Lias était, comme l'on sait, d'origine hollandaise, mais on ignore généralement qu'il n'avait jamais pu rentrer en relation avec la branche hollandaise de sa famille, même quand il fut parvenu à la gloire.

La branche hollandaise des Kock, ou Cock, dont l'un des membres, l'oncle de Paul, fut ministre, ne pouvait pardonner au fils d'être né "posthume" et au père d'avoir été un révolutionnaire.

Paul de Kock était, en effet, un enfant posthume. Il était né le 24 mai 1794, alors que son père avait été guillotiné avec Kloutz et la charrette des hébertistes le 4 germinal [24 mars 1794].

Jean-Conrad de Kock, le père, s'était ental de Hollande, condamné à mort après la Révolution de 1785. Il était venu s'établir à Passy, où la guillotine de l'antre Révolution le retrouvait.

Et ce fut tout cela que les Kock hollandais ne pardonnèrent jamais.

QUARANTE-CINQ ANS D'EXIL.

Le comte de Larisch vient de rentrer en grâce après quarante-cinq ans d'exil.

En 1856, Guillaume Ier le condamnait à quarante-cinq ans d'exil pour avoir tué en duel le comte de Penitz. D'ailleurs, l'empereur d'Allemagne le recevait, grâce à l'influence de la princesse de Wittgenstein, le remettait en possession de ses biens valant cinq millions, lui confiait une mission en Californie et le chargeait de le représenter à la réception qui sera donnée au duc et à la duchesse de Cornwallis, à Ottawa.

La comtesse de Larisch, qui est actuellement à New-York, viendra à Ottawa avec son mari pour saluer la duchesse de Cornwallis, lors de son passage au Canada.

Le comte, qui a maintenant soixante-cinq ans, avait gagné sa vie aux Etats-Unis comme domestique.

Ce que Paris a absorbé pendant l'Exposition.

Il ne s'agit pas de toute l'année 1900, mais des seuls mois pendant lesquels l'Exposition a été ouverte. En voici le résumé officiel, dressé par le bureau de l'approvisionnement:

—Hors d'œuvre, sandwichs, beurre, 26 millions 207,215 kilos grammes; huiles, 10 millions 531,066 douzaines; œufs, 614,659,280; poissons, 40,164,960 kilos; viande, 214 millions 135,733 kilos; pâtés de foie gras truffés et viandes froides, 2,005,431 kilos; volaille et gibier, 32,012,333 kilos; fromages, 8,311,122 kilos.

Ce formidable menu a été arrosé par 5,178,321 hectolitres de vin, 171,347 hectolitres de cidre et 354,343 hectolitres de bière.

A l'épreuve de la balle.

Un inventeur galicien, M. Jean Szepanick, a envoyé à l'empereur d'Allemagne un plastron qui est, paraît-il, à l'épreuve de la balle et du poignard.

Ce plastron est un tissu de fils d'acier et de soie. Essayé à l'arsenal, il n'a pas été traversé par une balle de manlicher. Il pèse deux kilogrammes.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

Herrmann.

Que Herrmann soit un prestidigitateur de première force, le plus habile peut-être qui soit jamais venu à la Nouvelle-Orléans, nous l'admettons; mais ce qui donne tant d'attrait à ses représentations, c'est la variété.

Il y a de tout dans les séances qu'il donne: prestidigitation, scènes de magie et scènes de vaudeville, car il est entouré avec habileté d'une troupe d'acteurs et de chanteurs d'élite. De là, son succès.

Hier dans l'après-midi le prestidigitateur Herrmann a gracieusement donné une représentation aux orphelins de l'Asile St-Alphonse.

WEST END.

Voulez-vous, le temps aidant, passer une soirée agréable et vraiment artistique? Allez au West End. On y fait de l'excellent music-hall, et toute votre soirée ne vous aura coûté que la peine de vous déplacer. Rosenbecker est véritablement un chef d'orchestre remarquable et ses exécutions sont parfaites.

L'ESPRIT DES AUTRES

Réponse d'une fillette de dix ans à qui on demande par plaisanterie si elle se mariera bientôt: —Je me marierai quand ma poupée sera assez grande pour n'avoir plus besoin de moi.

Dans un journal du soir.

—Quelles nouvelles avons-nous aujourd'hui. —On va coastraire un petit lycée Buffon. —Buffon!... Vous mettez un titre en manchettes!

Equipage en grève

New York, 4 septembre.—La grève des hommes de l'équipage de l'Est, de la ligne Red Star, a été suspendue. Les équipages, au jour d'aujourd'hui, sont à bord.

Deux hommes de l'équipage ont été arrêtés il y a quelques jours sous l'accusation d'introduction de tabac en contrebande, et ils sont toujours en prison.

Aujourd'hui, les autres membres de l'équipage ont refusé de prendre la mer avec ceux qui leurs compagnons furent relâchés et réintégrés à bord.

Projet de syndicat européen pour l'exploitation de l'huile du Texas.

Dallas, Texas, 4 septembre.—L'ex-gouverneur James S. Hogg et plusieurs de ses associés dans diverses exploitations d'huile du Texas partent pour l'Europe lundi prochain.

Le but que se propose M. Hogg est la formation d'un syndicat européen pour l'écoulement de l'huile afin d'éviter l'acquisition des terres par la Standard Oil Company.

L'ex-gouverneur sera accompagné d'un nombre de New York dont les noms ne sont pas divulgués. Les voyageurs iront directement de New York à Londres.

Duel de nègres.

Memphis, Tennessee, 4 septembre.—La nuit dernière à Lexington, Mississippi, deux individus de couleur, Monrre Hitchenford et Spencer Wright, se sont battus à cause d'une femme avec des fusils de chasse. Tous les deux ont été tués.

112 Louisville et Retour.

Via la Louisville et Nashville R.R. 14 septembre. Chars dorés et restaurants sur tout le parcours. Les trains quittent la Nouvelle-Orléans à 9:30 A. M. et 6:00 P. M. Bureau des billets, 205 rue St-Charles.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

III

VERS L'INCONNU.

Suite.

—Il le faut, et c'est une peine

d'autant plus vive pour moi que, de même que le jour où vous m'avez recueillie, alors que j'étais sans pain et sans aile, je ne sais ni ce que je ferai demain, ni par quels moyens je pourrai vivre.

—Je vais donc me retrouver seule comme autrefois, sans soutien et sans ressources. —Eu vous quittant, je veux vous exprimer toute ma reconnaissance. —Et c'est les larmes aux yeux que je le fais!

—Croyez que de loin comme de près je penserai à vous et que je ferai des vœux pour votre bonheur. —Je vous promets de me conduire honnêtement et avec courage. —Plus tard peut-être pourrai je vous expliquer les raisons de mon départ.

—Aujourd'hui, à quoi bon? —Je vous affligerais sans doute et bien inutilement. —Je m'éloigne de votre maison parce que c'est mon devoir, je le crois du moins, et je n'emporte avec moi que les quelques objets qui me sont indispensables et que je dois à vos bontés.

—Votre pauvre

"MARIE-MADELEINE."

Elle plia sa lettre, la mit sous enveloppe et attendit le jour. A chaque instant, elle prêtait

l'oreille, avec une crainte d'entendre des pas s'approcher de nouveau. Heureusement les premières lueurs de l'aube se montrèrent enfin.

Alors, elle réunit ce qu'elle voulait emporter avec elle, mais non sans un violent serrement de cœur.

Elle regarda longtemps le portrait d'une vieille femme placée auprès de sa cheminée. C'était une grande et belle photographie. La dame avait une physionomie très grave et très débouaier. Elle avait dû être belle et en conservait quelques traces. Le visage rond et plein souriait sous ses cheveux tout blancs.

La jeune fille pensait: —Il y a dix ans que je vis auprès d'elle, dix ans! Comme elle était bonne! Quelles délicatesses dans son attachement pour l'enfant trouvée! Parfois un peu de brusquerie, mais tant de cœur, tant de douceur ensuite pour panser les petites blessures qu'elle avait faites au cœur trop sensible, trop fier peut-être, de sa protégée!

Et elle allait partir, quitter cette maison où du moins elle avait un abri, le nécessaire, où elle s'était sentie en sûreté tant que l'héritier de la vieille comtesse, son neveu, n'avait pas fait irruption chez elle. Qu'allait elle devenir?

A qui pourrait-elle s'adresser pour obtenir une place, un emploi, des moyens d'existence enfin? De quel côté se tourner? Quelle carrière adopter? La vie qu'elle avait menée la préparait mal aux difficultés qu'elle allait affronter!

Elle était trop intelligente pour ne pas le comprendre. Elle se trouva un instant devant une glace de la grande armoire à trois vantaux de cette chambre qu'elle occupait pour la dernière fois.

Ses lèvres eurent une expression d'ironie et presque de dégoût indéfinissable. On aurait pu croire que son image, reproduite fidèlement dans cette magnifique glace, l'irritait.

Et pourtant, que lui restait-il à désirer au point de vue de la forme? Elle était grande, élancée, mince de taille, avec un buste largement développé. Ses traits étaient d'une extrême délicatesse.

Son nez droit, ses yeux et ses sourcils bruns, ses lèvres rouges et ses cheveux extrêmement beaux, châtain clair, naturellement ondulés, formaient un admirable ensemble de grâce, de distinction et de force. Sa peau, très fine et très blanche, avait cependant une sorte de reflet chaud et méridional, indiquant une santé vigoureuse.

Ses mains étaient charmantes. Elle soupira. A quoi lui servait cette beauté dont elle se rendait vaguement compte? Ne serait-elle pas pour elle une cause de difficultés de plus? Elle regarda la pendule. Elle allait sonner cinq heures du matin.

Que faire de son temps, en attendant le moment du départ? Elle aurait pu dormir un instant sous la protection du brillant soleil qui envahissait sa chambre et la réchauffait.

Elle ne songea pas cependant à se remettre au lit. Le sommeil était chassé de ses yeux pour longtemps. Lentement elle procéda à sa toilette et s'habilla avec le soin qu'elle y mettait d'ordinaire.

De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à la porte comme si elle eût craint de la voir s'ouvrir brusquement et aux "muraux" les comme si elles avaient dû livrer passage à quelque malfaiteur.

Rien ne vint la troubler et bientôt elle fut prête à sortir, son petit sac, bien léger, posé à côté d'elle. Mais qu'entendait-elle dans les rues de Paris à cette heure matinale? Et puis elle le connaissait si peu!

attachée à sa protectrice, la comtesse de Pleyber qui n'habitait pas son hôtel du parc de Neuilly, à cause de la brièveté de ses voyages.

Presque toujours la comtesse descendait rue de Grenelle, chez une vieille parente, la générale d'Épinay, et dans une vieille maison silencieuse, rue de Grenelle, ne sortant guère que pour ses visites à des amis de Saint-Thémer ou pour aller à Saint-Thémer d'Aquin aux offices qu'elle suivait assidûment, en bonne Bretonne qu'elle était.

Et naturellement sa protégée ne la quittait pas. Elle n'avait donc vu de la grande ville que ses quartiers tranquilles.

Elle en ignorait les grandeurs, les luttes et les atrocités mières! Nulle jeune fille n'était moins armée qu'elle contre l'adversité. Elle s'assit sur un vaste fauteuil couvert de vieille tapisserie et les jambes étendues sur un tabouret bas, elle se disposa à attendre l'heure du départ.

Et alors, dans cette chambre presque somptueuse où elle n'était qu'une étrangère de passage, au moment de prendre une si grave résolution, toute sa jeunesse, ou plutôt son enfance se retraça à ses yeux d'un bout à l'autre.

gors, au bout d'un chemin et au sommet d'un coteau qui descendait en pente raide jusqu'à une petite rivière dont elle avait le nom pour l'avoir entendu prononcer cent fois à "l'homme" de ses nourrices.

C'était le Loir. Vincent Bellou disait souvent à sa ménagère: —Tu sais, Nicole, je vais tâcher de prendre une friture dans le Loir.

Le village d'où dépendait la maison des Bellou s'appelait Saint-Rupert. C'était près d'Angers.

Que de fois elle avait entendu Vincent Bellou, dans les derniers temps où elle habitait avec eux, aux environs de Vannes, se quereller avec sa femme et lui crier: —J'aimerais cent fois mieux être au fond des ardoisiers de Trélazé que de mener la vie que tu me fais. Je vais retourner à Saint-Rupert!...

Elle avait alors huit à neuf ans et une excellente mémoire. Ces noms-là, cent fois répétés pendant ses années d'enfance, y étaient fixés pour jamais. Dans les commémorations, chez les Bellou, à Saint-Rupert ou dans une petite ferme bretonne dont il avait hérité et qui s'appelait Loc-Glénan, elle n'était pas trop malheureuse.

Les Bellou disaient aux voisins qu'elle était leur fille et l'appelaient comme si elle l'eût été réellement.